PHILOSOPHIE

YVES FLOUCAT

Pour une métaphysique de l'être en son analogie

—

De Heidegger à Thomas d'Aquin

ARTÈGE LETHIELLEUX

Pour une métaphysique de l'être en son analogie

De Heidegger à Thomas d'Aquin

Yves FLOUCAT

POUR UNE MÉTAPHYSIQUE DE L'ÊTRE EN SON ANALOGIE

Heidegger et Thomas d'Aquin

ARTÈGE LETHIELLEUX

Imprimatur
P. Philippe Caratgé,
Modérateur général
de la Société Jean-Marie Vianney
9 octobre 2015, mémoire du bx John-Henry Newman

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions Lethielleux
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionslethielleux.fr

ISBN : 978-2-249-62383-7
EAN pdf : 9782249624292

À la mémoire du R.P. Pierre-Ceslas Courtès, o.p.,
(1914-1999), dont l'œuvre maîtresse
a inspiré ma réflexion

Au R.P. Philippe-Marie Margelidon, o.p.,
dont l'insistance amicale a rendu possible
l'écriture de ce livre

AVANT-PROPOS

On sait que Heidegger a mis, non sans quelque solennité, le thème de la fin de la métaphysique au centre de sa pensée. Selon lui le destin de la métaphysique en Occident est lié à celui de Dieu au point que la « mort de Dieu » apparaît comme un aboutissement inéluctable dès lors que l'on croit pouvoir discourir « du plus étant de tout étant sans jamais s'aviser de penser l'être même »[1]. Et telle est bien pour Heidegger la constitution essentielle de la métaphysique, puisqu'elle « repose sur l'unité de l'étant comme tel, considéré à la fois dans ce qu'il a d'universel et dans ce qu'il a de suprême »[2]. À partir du moment où elle se conçoit comme ontologie ou ontosophie, c'est-à-dire science de l'étant en son entier, elle ne peut qu'être indissociablement discours sur Dieu ou théologie, puisque « Dieu entre dans la philosophie » comme l'Étant premier[3]. Mais dès lors que l'homme se dresse « dans l'égoïté de *l'ego cogito* », c'est « l'Entier de l'étant comme tel » qui devient objet, en sorte que « l'étant est englouti, comme objectif, en l'immanence de la subjectivité »[4]. La métaphysique, pourra en conclure le penseur de Messkirch, est donc bien nihiliste en son essence. D'elle-même, oublieuse de l'être, elle va à la mort de celui qu'elle conçoit d'abord

1. Martin HEIDEGGER, *Chemins qui ne mènent nulle part*, « Le mot de Nietzsche 'Dieu est mort' », traduit par Wolfgang Brokmeier et édité par François Fédier, Paris, NRF, Gallimard, 1962, p. 213.
2. Martin HEIDEGGER, *Identité et différence*, 'La constitution onto-théologique de la métaphysique': *Questions* I, trad. par Henry Corbin, Roger Munier, Alphonse de Waelhens, Walter Biemel, Gérard Granel et André Préau, Paris, NRF, Gallimard, 1968, p. 295.
3. Martin HEIDEGGER, Ibid., p. 290.
4. Martin HEIDEGGER, *Chemins qui ne mènent nulle part*, « Le mot de Nietzsche 'Dieu est mort' », p. 214s.

comme le suprême Étant. Aussi, en proclamant que Dieu est mort, c'est-à-dire qu'il a été tué, Nietzsche ne fait-il pas autre chose que prononcer « la parole qui, tacitement, est dite depuis toujours dans l'Histoire de l'Occident déterminée par la Métaphysique »[5]. Celle-ci, dans sa constitution onto-théologique, est vouée à l'athéisme et au nihilisme. Dépasser le nihilisme, c'est par conséquent dépasser la métaphysique oublieuse de l'être, une fois que l'on a pris conscience qu'elle est « entrée dans son tré-passement »[6] et « qu'elle a fait le tour des possibilités qui lui étaient assignées »[7].

Cette analyse heideggérienne des rapports de la philosophie et de la question de Dieu prévaut encore largement aujourd'hui. La critique de l'onto-théologie qu'elle contient séduit à plus d'un titre. En premier lieu, elle est profondément cohérente avec l'ensemble de l'entreprise du penseur de Messkirch, et, en outre, elle est en bien des aspects pertinente lorsqu'il s'agit de comprendre l'évolution de l'histoire des métaphysiques. Et il est vrai qu'elle rend compte notamment, jusqu'à un certain point, de l'emprise moderne d'une ontologie foncièrement univoque, celle-ci accordant au concept indéterminé de l'étant comme englobant le créé et l'incréé une priorité qui est, finalement, celle du possible sur le réel. La question reste posée, lancinante, de savoir si cette lecture onto-théologique de l'ensemble de la métaphysique occidentale est entièrement irréprochable, ou bien si certaines métaphysiques échappent au modèle dont elle est porteur. Cette interrogation est d'autant plus anxieuse parfois, chez ceux qui entendent défendre la possibilité d'une métaphysique, que les thèses heideggériennes ont fait longtemps l'objet d'une sorte de culte qui mettait les « hétérodoxes » en demeure de se justifier. Il semble qu'aujourd'hui

5. Martin HEIDEGGER, Ibid., p. 176.
6. Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, « Dépassement de la métaphysique », traduit par André Préau et préfacé par Jean Beaufret, Paris, NRF, Gallimard, 1954, p. 81.
7. Martin HEIDEGGER, Ibid., p. 95.